

Aux éditions Grasset
Le Cratère
par Boris Schreiber

Il y a des livres qui sont faits pour être aimés et auxquels on pardonne tout. D'autres font du mauvais esprit. Ils s'acharnent à nous attacher à des personnages que l'on voudrait fuir, à des situations que l'on voudrait ignorer. Ils mettent tant de mauvaise grâce à nous séduire que l'on se demande par quel tour de passe-passe leurs auteurs parviennent à nous garder attentifs et souvent – comme c'est le cas de Boris Schreiber avec son nouveau roman *Le Cratère* – à s'inscrire en nous bien au-delà du temps de la lecture. Un femme vieillissante, frustrée, abandonnée par un mari plus jeune cherche à reconquérir son mâle. Quoi de plus dérisoire que cette femme seule à la table d'un hôtel de vacances où le hasard amène le couple qui la hante ? Les hôtels savent être discrets. Un jet d'eau sépare leurs tables, plusieurs étages leurs chambres. Dans des lettres qu'elle écrit à son ex-mari sans jamais bien sûr les lui faire porter, la femme seule crie son abandon et l'insupportable de ses souvenirs. Les phrases jaillissent, immédiates, car depuis dix-huit ans, qu'a-t-elle fait d'autre que de les préparer ? Souvenirs, récriminations, mal de vivre, peur du futur tout se confond. Mais c'est surtout son manque, son manque de lui qui la ronge. Il n'est pas possible que tant d'amour si près de lui ne l'atteigne pas.

Les hôtels savent aussi être indiscrets. Pour quelques billets, Paco le serveur lui apporte le cahier intime de son ex-mari. Une heure de martyr [*sic*] quotidien à devoir supporter l'intimité de l'autre, la jeune femme pour laquelle il l'a quittée, à devoir constater qu'elle a été sacrifiée pour rien puisqu'il est resté l'écrivain raté qu'il était. Inconsciemment, ignorant, l'homme qui écrit son cahier au jour le jour conduit à distance la déchéance de la femme seule. Mais les cruautés, les faux-espoirs qu'il distille dans [*sic*] le savoir au fil des lignes ne sont bientôt plus qu'un prétexte : le femme seule se retranche du monde des vivants.

Elle le fait avec fureur et démesure, sachant que de son histoire, somme toute assez banale, il ne restera que son délire. Personnage volontairement médiocre, elle s'élève au-dessus de son destin pitoyable et parvient à le sublimer à force d'en nier l'irréparable. Enfermée dans un monde illusoire, prisonnière d'une situation fautive, n'ayant pour interlocuteurs que des ombres, elle réussit à imposer sa vérité et donne à sa déchéance une dimension tragique.

Dominique Brua